

**FRAGMENTS  
CREPUSCULAIRES**

Vania MERISI

1987-1992

"A qui d'autre qu'à toi."  
*Hölderlin*

**Première partie**

**Vision du Monde**

**1.**

Se défaire des causes par où le “mal” et le “bien” arrivent pour se consacrer, lorsque la succession rapide des événements, pierres assemblées en forme de vie qui trépigne, en laisse le doux loisir, au commerce avec les choses infinies de la nature par lesquelles se dicte notre immersion mimétique dans l'ensemble de leurs formes muettes.

**2.**

Il n'y a pas de salut possible, car il n'y a pas de faute à expier (hormis celle d'être né). La réalité est, certes difficile, mais elle est ; ni plus ni moins. Fruit de nos constructions.

Le réel n'est pas une morale, bien que les morales soient réelles.

Et le voir pulser jusqu'au plus profond de ce clavier. Détaché de ce qui advient, indigent au mètre du sens, rien ne l'entache, rien ne l'affecte, il est ce qui affecte, se déplaçant sur la ligne immobile du temps.

### 3.

Il n'y a pas de salut possible, car il n'y a pas de possibles. Toute la réalité est en acte, l'acte d'être ce qu'elle est, ni plus ni moins.

Savoir l'être comme cela n'est rien -encore qu'il le faille vivre- mais en toucher le fond, plonger au plus bas de son inertie... voilà le premier objectif. Toucher le fond de l'indifférence du monde pour ensuite prendre son envol.

Ouvrir les portes du corps pour laisser s'en évader les rêves spectaculaires dont il est le fébrile réceptacle.

**4.**

Férocité du destin, il s'attaque d'abord aux bonheurs les plus forts. Et refuser la pente descendante de l'espoir.

## 5.

Pas de Vérité, pas de Voie tracée... et aucune résignation à l'horizon de l'existence. Rien que l'écho d'un silence désert et apaisant pour accompagner le désir de chaque instant dans le dédale bruyant du monde. Tout au plus, l'existence d'un principe d'organisation de l'Univers, un architecte théorique en somme.

On ne sort pas de l'équation hasard-déterminisme. Toujours en mouvement dans un espace infini où le futur est à jamais immobile, nous avançons sur des terres inconnues aux sens et à la raison, sans certitudes pour nous rassurer, sans phare pour nous guider, avec le souffle immense du vide qui nous entoure. Le plaisir qui nous guide.

**6.**

Il faut apprendre à voler. N'avoir enfin plus peur de déployer ses ailes, engourdies et endolories par les démons de la morale. Est-ce pour cela que nous sautons en parachute ?

**7.**

L'Histoire n'a ni fin ni sens, même Dieu se tait. Le ciel  
reste à faire.

Ethique de chaque jour.

**8.**

Nietzsche : "Le concubinage aussi a été perverti : par le mariage."

Tristes cultures que celles qui enjoignent à leurs enfants de consigner par écrit la garantie administrative de la constance de leur confiance réciproque ; ou le contrat devient hypothèque sur l'avenir.

**9.**

Partir d'une prémisse absurde, insignifiante ou inconséquente et la développer en toute rigueur logique. Le *non-sense* garde ainsi un sens, celui du discours - il n'y a d'ailleurs de sens en dehors du discours -, celui de l'incohérence significative savamment dosée par un raisonnement irréprochable. C'est assurément cela être marxiste, tendance Groucho.

## **Seconde partie**

### **Vision intimiste du monde**

**10.**

Ce matin, je me suis éveillé avec ton prénom sur les lèvres.

Ce matin, je me suis éveillé avec tes lèvres dans mon imagination.

Pourquoi n'es-tu pas là ?

Ils ont tout vécu ensemble, ils n'ont jamais vécu ensemble : infirmité des affections révolues.

## **11.**

Principe de préférence, depuis Pascal : chacun fait ce qu'il préfère faire... jusqu'à ceux qui vont se pendre.

A trop simplifier, on légitime la fuite ou on laisse la morale - répressive comme toute morale du devoir et de l'allégeance - jeter l'opprobre sur le promeneur fatigué. L'origine de la préférence n'est pas limitée par l'horizon de l'ego, elle plonge ses racines au coeur de nos rapports pluriels aux autres qui, sans relâche, nous traversent, nous travaillent, nous façonnent, en quelque sorte, de l'intérieur. Scellée à l'être social du moi.

Et au diable le darwinisme social !

**12.**

Comme la plupart d'entre nous, je pensais qu'avant la mort s'écoulaient les heures indifférentes de la vie silencieuse. En revanche, je vois partout dépérissement prématuré des cellules cardiaques, sièges prétendus de la sentimentalité.

On n'anesthésie pas les blessures de l'âme.

**13.**

Les sbires sont à l'intelligence comme les petites annonces à la littérature classique. Mais s'il arrive que de grands lettrés recourent aux petites annonces, l'intelligence est inconnue au bataillon. Sauf à s'appeler Karl Von Clausewitz.

**14.**

A seize ans, je pensais qu'il valait mieux être prisonnier de quelqu'un qu'on aime plutôt que de rester libre dans la solitude. A dix-huit ans, j'avais compris que, quoiqu'on fasse, on reste toujours seul et que la liberté ne peut se troquer contre aucune prison, fut-elle la plus douce. Maintenant, je me demande si la solitude, fidèle compagne des errances désespérées - comme toutes les errances -, n'est pas le prix à payer pour une parcelle de béatitude. Il n'y a, dès lors, d'objectifs que ceux du désir et de droit que celui de la puissance d'agir.

Nul étalon en dehors de l'acte.

**15.**

Immensité neigeuse  
De l'inquiétude,  
Sous ton regard,  
Cache  
Le temps immobile.  
Nous fuyons  
Sans répit  
De l'espoir  
Ses penchants abruptes.  
L'haleine des zéphyrs  
Emporte  
Empreinte fugace  
De notre dérision  
Jusqu'à l'ultime  
Sublime déraison.

C'est nul !

## 16.

La nécessité n'a pas à se justifier. Elle est nécessaire au même titre que l'effectuation du désir est de désirer. Ce qui se fait, se fait par nécessité interne de l'acte en train de s'accomplir. Aussi, la cause d'un acte ou d'un événement n'est rien d'autre que cet acte ou cet événement dans le processus de son accomplissement. Dans ce cas, le libre arbitre devient une illusion, le choix n'existe pas. Ou plutôt il existe tant qu'il n'a pas été posé, c'est-à-dire tant que le choix ne devient pas acte. Mais le choix ne passe jamais à l'actuation des possibles. Dès qu'un acte est posé, le choix se dissout dans la nécessité de la réalisation de cet acte-là. La nécessité de l'acte exclut le choix d'un possible de la même manière qu'elle exclut la possibilité du choix, mais jamais elle n'abolit les responsabilités. Ni la possibilité de choisir, *a priori*.

**17.**

L'ordinateur comme allégorie de la création divine: combinatoire infinie de chiffres et de lettres.

Or Dieu ne peut opter pour une combinaison possible parmi une quasi-infinité de compossibles car, d'une part, il n'y a que ce qu'il y a et, d'autre part, Dieu n'existe pour l'homme que comme principe stochastique, enseveli sous le tumulte du monde.

**18.**

La profondeur de la bêtise humaine est directement proportionnelle à l'attrance spontanée pour les uniformes.

**19.**

La crise des organisations et des institutions est le fait de l'obésité du pouvoir. L'Etat ne mourra pas de révolution mais par excès de cholestérol.

**Troisième partie**

**Sous le signe du catleya**

## 20.

Friedrich Nietzsche est devenu fou, son délire l'a emporté, tant vers les plis de sa pensée que vers l'issue fatale de son martyre. Existe-t-il une psychopathologie de l'amour ? Question idiote. En apparence. Lou Andreas-Salomé, si magnifiquement brillante, quelle influence a eu ce baiser, dont tu disais à qui te questionnait quelques années plus tard avoir perdu jusqu'au souvenir, quelle influence a-t-il eu sur Nietzsche ? Et s'il avait été à l'origine de tout ? A l'origine du Nietzsche tel que nous le connaissons. A l'origine de son origine et de sa déraison ? Nietzsche n'est pas mort d'avoir eu une santé fragile, un corps chétif, une existence malade ; non, c'est l'excès de cette vie qui fut la sienne qui l'a étouffé. Mort par excès de santé, par excès de vie sensible. Trop pour un seul homme. Trop pour un homme seul. Lou Andreas-Salomé, l'avais-tu seulement soupçonné ? Mais honni soit qui te jetterait la pierre, Lou. On ne peut te reprocher d'avoir voulu vivre tes désirs loin du fou solitaire si génialement tourmenté. Génial ou pas, le tourment demeure. Humain, trop humain; et le

génie n'existe pas en dehors de celui qui le porte.  
Jusqu'à en mourir.

L'écriture comme sublimation du désir insatisfait.  
Etreindre, toucher, caresse furtive, quête initiatique  
d'une autre façon d'être ensemble. Et au lieu de cela,  
le désir qui se résout et s'oublie dans l'écriture.  
L'écriture n'est alors pas plus innocente que ne le  
seraient des mains régicides. Mais nous n'avons pas  
tous un roi à nous mettre sous la main. Vacuité de la  
situation non vécue et institution imaginaire de la  
différence. Cependant l'écriture reste seulement  
écriture ; et ma main qui écrit le désir de prendre la  
tienne ne la prend pas pour autant. Le mot "baiser"  
n'atteint pas tes lèvres. Mon cri sur le papier n'arrive  
pas à tes oreilles, et pour cause : primat du silence.  
Atavisme du vide.

**21.**

Les génies vous empêchent de dormir du sommeil paisible des vérités révélées. Aussi, leur avez-vous imposé d'obtenir d'abord votre assentiment.

Le marathon de *l'Imprimatur* n'a fait que changer de nom. D'une inquisition à l'autre, il faut bien que les évidences éternelles survivent sinon vos trônes en souffriraient.

## 22.

*Une vérité de bon sens* : pendant des siècles on a cru que la terre était plate et habitée d'un seul côté parce qu'on n'avait jamais vu personne marcher au plafond, la tête en bas...

*Une vérité révélée* : lorsque Galilée a voulu prouver l'efficacité de son télescope fraîchement inventé, il l'a pointé sur l'étoile de la Vierge. Surprise : ce qui à l'oeil nu apparaissait comme un point lumineux unique était en réalité constitué de deux étoiles très rapprochées. Impossible, clama l'Inquisiteur, la Vierge n'a qu'une seule âme !

**23.**

Ils ont inventé la *crise*, machinerie diabolique qui n'a de cesse de transformer le nécessaire de la plupart en surplus de quelques-uns.

**24.**

A trois ans, j'aurais aimé devenir un lapin.

A cinq ans, je voulais être chanteuse noire.

Je suis ce qui me reste : cynique joyeux.

**25.**

Il faut partir du réel - de quoi d'autre partirait-on d'ailleurs ? De la construction du réel, pardi !

## **Quatrième partie**

### **Sous le cygne de la faille**

## 26

Que chacun ne vive, sur l'arc infléchi de sa vie indifférente, qu'une seule tension, qu'un unique conflit, dont les variations infinies autour du thème nodal reconduiraient toujours à la même essence, celui-là serait le *sien*, entre l'impossible construction d'un amour et sa sublimation dans un travail cathartique, exutoire inapte à l'oubli des absences.

**27.**

Mieux vaut désespérer qu'espérer. A quoi bon préparer le terrain de la déception lorsque celui que nous foulons s'abreuve déjà du sang de nos désirs brisés ? Désirer, désirer encore, irrépressible attirance vers l'impossible songe qui alimente le métronome d'une vie trop bien réglée dans son orgueilleuse solitude, jalouse de devoir jamais la partager avec l'âme de l'aimée, résonnante des fantômes de son inhumaine privation.

Humain, bien humain est pourtant ce voyage au pays déserté des alliances inaccessibles. La rencontre fortuite de l'aimée est intempestive au royaume du solitaire, qui implore l'expérience étrangère de renoncer à le conquérir alors qu'il voudrait la faire sienne. Le seul courage qui nous soit demandé est celui de vivre l'étranger, l'inconnu. Inflexible et douce solitude, mansuétude infinie du sage qui s'y tient, comme à tout ce qui est exigeant. Ma sagesse est simplement celle de chérir, intensément, sentiment irrévérencieux d'une ataraxie enfin vécue à l'abri des tourments de l'espérance, l'espace vide de mots qui

me sépare des autres et dont la constante dilatation qui me réjouit n'a de cause, paradoxale, que ma patiente ferveur à dégager l'infime de la toile bigarrée des éruptions factuelles qui scandent la succession implacable des rencontres infécondes. Vivaldi ne pouvait être que vénitien, ou l'attente, longue et sereine, joyeuse et suave, d'une mort annoncée. Lorsque l'eau perd ses eaux, la terre s'enfante d'elle-même, chétive à en avoir honte, belle à s'en morfondre d'incompréhension, éblouissante à s'en soûler, délicate à s'en cacher. Se cacher, racine mystérieuse de l'art subtil de la dissimulation : elfe des bois, lune ou soleil, masques de tout lieu. Derrière l'image, l'acteur reste seul avec l'inintelligibilité du monde, presque factice. L'imaginaire rend exprimable ce que des siècles de raison ont tu, la sensualité des moments silencieux partagés avec le souffle d'une absence, plénitude du néant. Et quand l'amour, tentative ultime pour comprendre l'absoluité de l'univers, en ses arcanes insolentes à l'esprit, se dissout au cœur de l'aimée, que reste-t-il sinon cette solitude si difficile, si parfaite qu'il faut l'aimer. Qu'il faut aimer.

Rainer Maria Rilke a balisé le chemin des inquiétudes et effacé les paysages envahis par la crainte, il faut avoir aimé pour le comprendre. Désespoir zélé des apostats.

Belgique, ne m'aurais-tu appris que cela seul, tu m'aurais tout appris. L'amour, la mort, le désespoir, la solitude, la béatitude, l'attachement que je te porte et celui que tu me rends, immérité souvent, prévenant toujours. Car la clarté glauque de l'aube n'a pas de fond, ni d'interprète, le Caravage peut-être.

**28.**

Ce qu'il nous faut chercher, ce n'est pas l'impossible solution du système complexe des équations de notre vie - le monde, notre société, nous le savons déjà, ne nous plaisent pas toujours, même si, ce par quoi il faudrait les remplacer, nous reste opaque et encore inconnu -, nous devons, au contraire, nous efforcer inlassablement de découvrir le chatoiement merveilleux des âmes tristes ou belles derrière l'imperceptible moue des visages sereins.

Dans sa loge, chaque soir, le *Pulcinella* n'a que le miroir de ses pitreries pour ôter son maquillage de scène.

## 29.

Nul besoin de juges, la vie a toujours raison ; raison de nous qui la traversons et raison de la vie elle-même. Parsemée de joies souveraines, de vastes étendues battues par les inquiétudes et, souvent, au crépuscule atavique des élans, de vibrante tristesse.

Mais seules sont mauvaises ces tristesses que l'on emmène dans la foule, pour qu'elle les étouffe, les couvre, les réprime. Les autres, celles dont on accepte au prix de mille douleurs qu'elles nous emportent loin de nos rassurants repères, celles que l'on jalouse jusqu'au plus profond de leur abîme, dans l'obscurité insécurisante d'un inconnu qui guette calmement et dont l'absence imprévue remplirait de vide l'espace introverti de notre secrète union aux choses, celles-là qu'un sentiment encore confus n'hésite pas à élever au rang inaccessible des astres nocturnes qui recouvrent de leur étincelant halo le songe impénitent du badaud, ces tristesses dont le souffle tiède nous envahit faisant frémir d'un bonheur indicible jusqu'au plus reulé et délicat souvenir de notre enfance qui fut, sans doute scandent-elles le rythme

de notre progression insensible vers l'avenir, tel un lent grandissement de soi, celui dont on sort plus heureux, plus silencieux, plus seul, et avec l'interminable sensation d'avoir découvert un nouveau et riche continent à tout autre fermé et à jamais méconnu.